NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

122 N° 2 Avril-Juin 2000

Actualité d'une théologie de la réconciliation

Marie-Paule PRÉAT (rscj)

p. 238 - 259

https://www.nrt.be/fr/articles/actualite-d-une-theologie-de-la-reconciliation-484

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 122 (2000) 238-259
M.-P. PRÉAT, R.S.C.J.

Actualité d'une théologie de la réconciliation

Comment dire la Bonne Nouvelle du salut aujourd'hui? Une telle préoccupation habite théologiens et responsables de pastorale de chaque époque. Il leur faut choisir parmi le trésor de la Parole de Dieu ce qui peut annoncer la promesse de Vie à l'œuvre en chaque âge, en résonance avec les événements quotidiens, les courants culturels, les défis socio-politiques, les aspirations religieuses vécus par leurs contemporains.

Après une bonne vingtaine d'années de vie pastorale en milieu populaire à Bruxelles-Centre, j'ai souhaité relire cette expérience et en dégager des perspectives théologiques. En quelque sorte reprendre à mon compte ces questions: quel salut annonçons-nous? comment le faisons-nous? C'est du choc de la relecture de cette pratique pastorale avec la prise en compte de son contexte particulier, et de la relecture de la tradition chrétienne à propos du salut qu'a surgi le thème de la réconciliation. Dans ce concept théologique d'origine paulinienne, j'ai découvert des dimensions insoupçonnées. Celui-ci m'est apparu comme une clé herméneutique pour comprendre la dynamique du salut à l'œuvre aujourd'hui et articuler l'annonce de la Bonne Nouvelle au cœur de notre actualité.

I. – Une conviction née dans l'expérience pastorale

Il est utile de situer d'emblée l'enracinement particulier de cette réflexion théologique qui se veut pastorale, c'est-à-dire au service de la communication du salut. Il ne s'agit pas d'abord de viser une synthèse théologique dont la réconciliation serait en quelque sorte la clé de voûte, mais bien de montrer comment la réconciliation permet d'interpréter théologiquement une action pastorale déterminée en la situant dans la trajectoire du salut communiqué par le Christ dans l'Église. Dans cette perspective, le lieu d'où l'on parle est important. Il donne son cadre à la prise de parole théologique. Il constitue en quelque sorte un «lieu théologique». Le vécu est le réel où celui/celle qui fait œuvre de théologien discerne comment Dieu se communique de façon particulière, com-

ment des êtres humains répondent à cette révélation et comment le Royaume advient en ce monde à travers diverses médiations. Cette méthode rejoint les intuitions de la théologie pratique[1] ou de la praxéologie pastorale[2].

En 1972, quatre religieuses du Sacré-Cœur de Jésus viennent habiter un quartier populaire, à forte densité immigrée. Commencent alors de lents contacts d'amitié, le travail manuel partagé pendant une dizaine d'années, la naissance d'une communauté chrétienne de quartier, la mise en place de mini-projets éducatifs pour les jeunes et l'alphabétisation des femmes, le voisinage des musulmans… Toutes les rencontres tissent des liens de solidarité et nous impliquent dans la participation active à la vie associative pluraliste et dans des actions à allure plus politique pour lutter contre le racisme et les pauvretés.

La perspective d'envisager la réconciliation comme un nom privilégié du salut a ainsi pris corps, non dans une réflexion spéculative, mais dans un terreau humain où s'éprouvent les inégalités économiques et les tensions sociales, les violences d'origine raciale, les mécanismes d'exclusion, la diversité des cultures et des religions, en plus des conflits familiaux, des déséquilibres personnels et des multiples situations de division qui se retrouvent en tous milieux.

II. – Harmoniques de la réconciliation

Il est indéniable que le mot «réconciliation» est aujourd'hui plus utilisé dans le vocabulaire courant qu'auparavant. J'aimerais aussi jouer avec quelques concepts, paradigmes ou images proches de la réconciliation pour évoquer l'amplitude de sa palette de couleurs.

Réconciliation. La réconciliation n'est pas un mot étranger à notre quotidien ni à la vie sociale et politique. On parlera de réconciliation après une dispute familiale ou de voisinage, mais aussi de «réconciliation nationale» après de longues années d'apartheid en Afrique du Sud ou après le génocide au Rwanda[3].

---

1. Cf. J. AUDINET, *Écrits de théologie pratique,* coll. Théologies pratiques, Montréal, Novalis, 1995.

2. Cf. *La praxéologie pastorale: orientations et parcours*, coll. Cahiers d'études pastorales, 4 et 5, édit. J.-G. NADEAU, Montréal, Fides, 1987.

3. Des témoins, victimes et acteurs, se manifestent au cœur de ces situations tragiques pour dire que la réconciliation, basée sur la justice, est la seule issue.

N'est-ce pas la réconciliation entre la France et l'Allemagne qui est à l'origine de la construction européenne? Dans les conflits sociaux actuels, il est fait appel à des conciliateurs. On peut lire dans le journal qu'il est urgent de «réconcilier le citoyen avec la politique» ou de «réconcilier la culture et la politique». L'aspiration à être réconcilié(e) avec soi-même et avec sa propre histoire est plus vive aujourd'hui que jamais. Sans oublier une réconciliation avec la nature qui invite à cesser de l'utiliser sauvagement. Ainsi, la réconciliation touche les multiples dimensions relationnelles de la vie humaine en société.

Communication. Nous vivons dans une culture de la communication. Après le primat de l'individu, l'importance de la relation et de la réciprocité entre les personnes s'est affirmée. De plus, la mondialisation est un phénomène économique, culturel autant qu'électronique. Le sort des individus, des peuples et des continents ne dépend plus uniquement de conditionnements personnels ou locaux. Nous sommes interdépendants les uns des autres au plan politique, économique, mais aussi pour la sauvegarde écologique de la planète. Alors des questions nouvelles se posent. Comment restaurer des liens après des guerres et des affrontements tenaces et durables? Comment concilier la globalisation avec les intérêts individuels et nationaux? Comment respecter les particularités culturelles dans ce grand tout? Comment éviter que s'exerce une tendance centrifuge qui engendre l'exclusion de ceux qui ne peuvent suivre le rythme? Comment conjuguer l'ouverture à l'autre et l'identité propre? Comment, dans une situation de pluralisme généralisé, éviter la tentation du repli sur «le même», qui est à la racine de toutes les formes de fondamentalisme et d'intégrisme, et oser prendre le risque de «la différence»[4]?

Reliance. Edgar Morin, philosophe et sociologue, aime parler de «reliance». Si nous vivons dans le pluralisme, il nous faut être «à la recherche d'une possibilité de penser à travers la complication, à travers les incertitudes et à travers les contradictions». Sa méthode n'est-elle pas recherche d'une forme de «réconciliation» au sens élargi qui a été évoqué? Il l'exprime ainsi: «Je n'avais pour méthode que d'essayer d'éclairer les multiples aspects des phénomènes, et que d'essayer de saisir les liaisons mouvantes. Relier,

---

Citons un témoignage, parmi d'autres, Y. MUKAGASANA, *N'aie pas peur de savoir. Rwanda: un million de morts. Une rescapée tutsi raconte*, Paris, Laffont, 1999.

4. A. MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

relier toujours, était une méthode plus riche, au niveau théorique même, que des théories blindées, bardées épistémologiquement et logiquement, méthodologiquement aptes à tout affronter, sauf évidemment la complexité du réel.»[5]

Exclusion-inclusion. Les analyses contemporaines nous ont familiarisés avec les mécanismes structurels de l'exclusion. On parle de ceux qui sont «laissés pour compte» dans la société de battants. Les «marginaux» sont rejetés à la marge du centre composé de ceux qui sont intégrés socialement. Les pauvres d'aujourd'hui sont les «exclus»: les «sans-abri», les «sans-papiers», les «sans-voix»… qui sont «en-dehors» du circuit économique et politique. Ainsi, le sociologue Alain Touraine analyse le moment actuel en ces termes: «Nous sommes sortis d'une société de production et de conflits sociaux et entrés dans une société de consommation et de communication; et par conséquent, sortis d'une société de conflits pour entrer dans une société d'exclusions. La société industrielle fonctionnait sur l'axe haut-bas; la société de consommation et de communication sur l'axe dedans-dehors»[6].

Intégration et réintégration. Dans l'attitude vis-à-vis des immigrés, un pas important à été fait lorsque l'on est passé de la politique d'«assimilation» à celle d'«intégration». Au lieu de chercher à gommer les différences de l'étranger pour le fondre dans la culture d'accueil, la tendance actuelle porte à faciliter son intégration tout en respectant des aspects fondamentaux de sa culture. De même, dans les situations d'exclusion, ce qui est visé, c'est une «réintégration». En parlant d'«égalité des chances», nous approchons davantage le projet d'une société «réconciliée».

Dialectique de l'autre et du même. Dans son livre *Pour une sociologie relationnelle*, Guy Bajoit, sociologue belge, considère que le lien social se base sur deux dimensions essentielles: «Tout individu, en relation avec un autre, est par certains aspects *le même* que lui, et par d'autres *différent* de lui: le lien social est un lien d'*identité* et d'*altérité.* (…) Convenons d'appeler *échange* le lien d'altérité et *solidarité* le lien d'identité: chacun est solidaire du même que lui, et échange avec le différent. Bien entendu, cette solidarité et ces échanges sont plus ou moins intenses ou denses,

---

5. E. MORIN, *Introduction à la pensée complexe*, coll. Communication et complexité, Paris, ESD, 1990, p. 32.

6. Cité par G. PETINIOT, «Un mal aux mille visages», dans *Croyants en liberté. Une société affrontée à l'exclusion*, n° 12 (1992) 28.

et peuvent revêtir plusieurs formes»[7]. À partir de là tout acteur social, individuel ou collectif, noue une diversité de liens composés de ce jeu dialectique entre le semblable et le différent, entre la solidarité avec le même et l'ouverture à l'altérité.

«L'union dans la différence». Ce titre d'un ouvrage de Michel de Certeau[8] dit encore d'une autre façon le projet de la réconciliation. Il ne s'agit pas d'oublier les différends ou de gommer les différences mais de rechercher à travers les conflits et la diversité les chemins d'une ouverture réaliste à l'autre dans le respect de son identité propre. Difficile composition et recomposition de la relation humaine et sociale qui est toujours en travail.

Pardon. Des philosophes se sont interrogés sur le pardon comme réalité sociale et comme force historique qui construit l'humanité, au-delà de toute considération de religion[9]. Parmi eux je donne la parole à Etty Hillesum, une jeune femme juive, morte à Auschwitz en 1943. Elle a laissé à ce sujet des pages étonnantes de vérité humaine et de densité spirituelle. Sans employer le terme de réconciliation, elle en explore les multiples facettes: recherche de l'harmonie intérieure, acceptation de son histoire, pardon entre les peuples, communion universelle, accueil de Dieu… Ce qui l'habite, c'est un «besoin de franchir toutes les frontières et de découvrir le fond commun à toutes les créatures, si différentes et opposées entre elles». «Je voudrais, ajoute-t-elle, parler de ce fond commun d'une petite voix douce, mais inlassable et persuasive.»[10] Ses paroles passées à travers le feu d'une persécution vécue avec autant de lucidité que de solidarité pèsent lourd: «Si la paix s'installe un jour, elle ne pourra être authentique que si chaque individu fait d'abord la paix en soi-même, extirpe tout sentiment de haine pour quelque race ou quelque peuple que ce soit, ou bien domine cette haine et la change en autre chose, peut-être même à la longue en amour — ou est-ce trop demander? C'est pourtant la

7. G. BAJOIT, *Pour une sociologie relationnelle*, coll. Le sociologue, Paris, P.U.F., 1992, p. 90-91.

8. M. DE CERTEAU, S.J., *L'étranger ou l'union dans la différence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.

9. Voir, par exemple, *Le Pardon. Briser la dette et l'oubli*, Séries Morales, 4, édit. O. ABEL, Paris, Éditions Autrement, 1991. Voir aussi le dossier «Le siècle et le pardon. Entretien avec J. Derrida», dans *le Monde des Débats*, déc. 1999, et la réponse de E. Morin «Pardonner, c'est résister à la cruauté du monde», dans *le Monde des Débats*, févr. 2000.

10. E. HILLESUM, *Une vie bouleversée. Journal 1941-1943*, trad. Ph. NOBLE, Paris, Seuil, 1985, p. 207.

seule solution.»[11] Celle qui espérait survivre à la guerre pour contribuer à bâtir un monde nouveau notamment par une œuvre d'écrivain ne cessait de creuser profond vers les sources de la réconciliation: «Je n'ai pas encore trouvé le ton qui convienne à ce sentiment parfait et rayonnant qui est en moi et qui inclut toute souffrance et toute violence»[12].

Cette évocation de quelques harmoniques de la réconciliation pourrait encore s'étendre. Telle est la toile de fond sur laquelle s'imprimera la réflexion théologique sur la réconciliation. Cet horizon nous permet de sortir des soupçons qui, en milieu chrétien, risquent de peser sur la réconciliation: négation des différences, refoulement du conflit, résignation devant l'injustice, consensus mou voire hypocrite, totalitarisme déguisé en universalisme, etc.… Telle qu'elle est envisagée ici, elle n'est pas une notion à connotation essentiellement morale. Ce qui est en question, c'est plutôt une dynamique de relation interpersonnelle qui, nous le constatons dans l'évolution du langage, touche les multiples domaines de la réalité sociale et même cosmique où se joue la communication.

III. – La réalité théologique de la réconciliation

Bernard Sesboüé donne à la réconciliation une place centrale dans sa synthèse sur l'œuvre du salut. Il reconnaît en Karl Barth un précurseur sur ce chemin. Pour ce dernier, la révélation est *l'autocommunication de Dieu*, et l'être humain, *l'événement de cette autocommunication libre et pardonnante*. Dans cette perspective, Sesboüé considère que le langage biblique de la réconciliation constitue le fondement révélé le plus adapté à la catégorie moderne de communication[13]. Karl Barth avait intitulé *Doctrine de la réconciliation* la partie de sa dogmatique consacrée à la sotériologie et fait de la réconciliation la catégorie englobante de l'histoire du salut. Le théologien français s'inscrit dans cette lignée: «La réconciliation est aujourd'hui l'objet d'une redécouverte, non seulement à propos du sacrement qui porte désormais son nom, mais encore au titre d'une expression qui résume toute l'œuvre du salut»[14].

---

11. *Ibid*., p. 128.
12. *Ibid*., p. 158.
13. Cf. B. Sesboüé, S.J., *Jésus-Christ l'unique médiateur. Essai sur la rédemption et le salut,* tome II: *Les récits du salut*, coll. Jésus et Jésus-Christ, 51, Paris, Desclée, 1991, p. 278.
14. Cf. B. Sesboüé, S.J., *op. cit.,* tome I: *Problématique et relecture doctrinale,* coll. Jésus et Jésus-Christ, 33, Paris, Desclée, 1988, p. 110.

1. La réconciliation dans les écrits pauliniens

Les thèmes de l'unité, du pardon et de la paix sont très présents dans le Nouveau Testament, mais les termes grecs que l'on traduit par *réconcilier-réconciliation* ne reviennent que quatorze fois dans les écrits néotestamentaires, dont treize fois dans les lettres pauliniennes. Les douze mentions principales se trouvent dans la deuxième lettre aux Corinthiens (5 fois dans 2 Co 5, 18-21), la lettre aux Romains (trois mentions dans Rm 5, 10-11 et une dans Rm 11, 15), et celles aux Colossiens (deux fois dans Col 1, 19-22) et aux Éphésiens (Ep 2, 13-17). Dans la première aux Corinthiens (1 Co 7, 11), il est fait allusion à la réconciliation d'un homme et de sa femme. L'unique autre emploi se trouve chez Matthieu, dans l'invitation à se réconcilier avec son frère avant de présenter à Dieu son offrande (Mt 5, 23-24).

Les termes grecs sont *katallassô* et *katallagè*. Dans les épîtres de captivité, le préfixe *apo* est ajouté, sans changer le sens du mot. Selon le dictionnaire encyclopédique de la Bible[15], le verbe *allassein* évoque l'idée d'échange et de réciprocité. En latin il est traduit par le terme *commercium*, avec le double sens de relation sociale et d'échange économique. Selon Jacques Dupont qui a consacré un ouvrage à la réconciliation dans les écrits de Paul[16], le sens fondamental, basé sur le radical *allos,* est celui de «rendre autre», c'est-à-dire «changer» ou «échanger». Il est intéressant toutefois de noter que le mot réconciliation provient du latin. *Conciliare* signifie «assembler, mettre d'accord», *reconciliare*, avec le préfixe répétitif, «re-établir des liens, re-mettre en état». Notons cet indice intéressant: dans le grec, l'insistance porte sur le fait de l'altérité de l'échange, tandis que le latin souligne la mise ou la remise en lien. On peut en déduire que la notion de «réconciliation» contient une tension féconde entre l'autre et le même.

En comparaison avec le nombre de fois que Paul utilise les mots «rédemption», «justification» ou «sanctification», le terme «réconciliation» ne fait pas le poids quantitativement. Il n'intervient pas moins comme mot-clé dans des passages essentiels de Paul qui font apparaître les grandes articulations de sa théologie

15. Art. «Réconciliation», dans *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Maredsous, Brépols, 1987, p. 1096.

16. J. DUPONT, O.S.B., *La réconciliation dans la théologie de Saint Paul*, coll. Publications universitaires de Louvain, Bruges / Paris, Desclée de Brouwer, 1953.

concernant la rédemption et le rôle du Christ dans l'action divine de re-création[17].

2. La médiation réconciliatrice du Christ

En amont de la réconciliation, il y a l'Alliance, initiative de Dieu enracinée dans son désir de trouver en l'être humain un vis-à-vis et un interlocuteur. En aval, il y a le rassemblement de toute l'humanité et de tout l'univers créé dans le Christ. Entre les deux, la longue histoire du salut est une perpétuelle réconciliation à recevoir et à faire «en Christ[18]», qui en est le médiateur. Son incarnation, culminant dans l'événement de la croix, est le lieu de la médiation[19].

a. *«… au moyen de la croix; là, il a tué la haine» (Ep 2, 16)*

La place centrale de la passion du Christ et en particulier de la croix comme lieu «symbolique-sacramentel» de la réconciliation, est affirmée ici avec force:

> C'est dans sa passion, plus que partout ailleurs, que Jésus est le sacrement du salut: c'est dans le *signe* que constitue sa manière de vivre, de mourir et de ressusciter que Jésus accomplit *effectivement* notre salut et exerce *la médiation causale* de réconciliation entre Dieu et l'humanité, qui est l'objet de sa mission. Il accomplit ce qu'il signifie: il est cause en tant que signe. Sa causalité est efficace en tant qu'elle est exemplaire. Sa causalité s'exerce selon un schème relationnel et interpersonnel, celui du rétablissement entre Dieu et l'homme de l'échange amoureux qui accomplit en même temps la libération du péché et la divinisation. Le propre d'une telle causalité

17. Cf. *ibid.*, p. 5.

18. «L'expression *en Christô* revient soixante-quatre fois dans le seul corpus paulinien, dans toutes les lettres sauf la lettre à Tite. Elle est l'indicatif spécifique de *la communion* avec Dieu instaurée par la Mort-Résurrection salvifique du Seigneur Jésus-Christ» (J.-M.R. TILLARD, O.P., *Chair de l'Église, chair du Christ. Aux sources de l'ecclésiologie de communion,* coll. Cogitatio fidei, 168, Paris, Cerf, 1992, p. 15).

19. «L'attention à la réconciliation devient progressivement un bien commun de la théologie. L'intérêt de cette doctrine est d'inscrire l'événement du Christ dans l'histoire totale du salut. Sa présupposition première et éternelle est la volonté de Dieu de faire alliance avec nous. La seconde présupposition, historique celle-là, est celle du péché de l'homme. Les deux présuppositions, déjà évoquées par le Concile de Trente sous la catégorie de justification, se rencontrent dans l'économie de l'incarnation réconciliatrice et dans l'événement historique accompli sur la croix, croix dans laquelle les Pères voyaient l'instrument capable de faire tenir l'univers dans l'unité et la paix, et créateur d'un monde nouveau» (B. SESBOÜÉ, S.J., *Jésus-Christ*... [cité *supra,* n. 14], p. 389).

> de type sacramentel est d'inclure dans son processus le moment de la libre réponse de l'homme, suscité à la fois dans sa connaissance et dans son amour[20].

Jésus accomplit réellement le salut: il en est la «cause» nécessaire et unique, en réalisant en sa propre personne la réconciliation de l'être humain avec Dieu. Celle-ci devient effectivement nôtre dans la mesure où, l'exemple du Christ devenant pour nous «signe» qu'elle nous est également octroyée, nous adhérons librement à ce qu'il «symbolise», selon la catégorie moderne du symbole[21]. C'est dans ce sens que Sesboüé présente la croix comme le lieu symbolique de la réconciliation: «La croix opère par ce qu'elle est, ce qu'elle révèle et ce qu'elle accomplit en même temps. La croix convertit celui qui la regarde avec foi. Elle convertit l'intelligence comme le cœur et la volonté, et justifie par pure grâce ceux qui croient. La croix, communion totale de Jésus à la vie des hommes, leur donne de communier à la vie de Dieu»[22].

L'intérêt d'une telle présentation de la médiation du Christ est de dépasser la notion de causalité objective qui fait problème pour beaucoup de contemporains, pour entrer dans une causalité sacramentelle qui s'inscrit dans l'ordre de la communication. Il s'agit d'une relation basée sur la liberté et la réciprocité des sujets. Face à Dieu qui se communique librement, face à la liberté contagieuse de Jésus qui donne le *signe* de l'amour divin et de la réponse humaine, chaque personne est placée devant un choix: entrer ou non dans la *réalité* offerte, à savoir la réconciliation avec Dieu. Cette perspective donne la possibilité d'un nouveau langage sur le salut à partir de l'expérience et de la réflexion contemporaine.

b. *«… de ce qui était divisé, il a fait une unité» (Ep 2, 14)*

Si la réconciliation offre la possibilité de rétablir la relation avec Dieu, elle instaure également une relation nouvelle entre les humains et implique une transformation de la réalité sociale. Y

---

20. B. SESBOÜÉ, S.J., *Jésus-Christ...* (cité *supra,* n. 13), p. 188-189.

21. L'auteur en donne la signification suivante: «La catégorie moderne de symbole rend bien compte de ce lien du signe et de la cause: le sacrement est symbole en tant qu'il est à la fois le signe signifiant et la chose signifiée, même s'il lui appartient de renvoyer toujours à un au-delà de lui-même, à un absolu eschatologique qui ne sera réalisé que dans la vision de Dieu» (*Ibid.*, p. 283-284).

22. *Ibid.*, p. 326.

aurait-il, dans le Christ, une possibilité de sortir de la *spirale de la violence*? Si l'on voit dans le rapport juif-païen la structure de toute relation de violence et le mécanisme générateur de la haine, le texte de la lettre aux Éphésiens est éclairant:

> Car celui qu'ils faisaient mourir ne pouvait entrer dans leur jeu. Il n'avait rien à défendre ou à revendiquer. Il était le Fils, seul en son ordre. Il s'est exposé pour que les frères ennemis ne finissent pas par se détruire eux-mêmes, dans leur haine mutuelle. La croix est le lieu de leur première réconciliation. Leur fureur converge vers un autre. Il prend sur lui le choc d'un courant renforcé par la convergence d'une double violence (…) Dès lors le cercle est brisé. En ce lieu la loi du sang est mise en échec. Quelqu'un a refusé de donner la réplique. Les assassins n'ont pas à redouter la vengeance. Ils sont aimés, c'est-à-dire pardonnés. Comment le Christ a-t-il tué la haine? La réponse est désormais évidente: par l'excès de son amour[23].

c. *«… tout réconcilier par lui et pour lui» (Col 1, 20)*

Comment exprimer que l'événement de la réconciliation rejoint l'humanité de tous les temps, tant ceux et celles qui ont précédé le Christ que ceux qui ne sont pas atteints par une annonce explicite? De quelle manière la solidarité de Jésus avec l'humanité peut-elle toucher ceux-ci dans le temps et dans l'espace? Pour rencontrer cette préoccupation, B. Sesboüé introduit la notion de cause finale. Le salut est alors envisagé dans sa perspective eschatologique:

> Pour en rendre compte, il faut faire intervenir la dimension eschatologique du mystère pascal. C'est ici que le lien de la cause efficiente et de la cause finale peut aider. En tant qu'il est absolu, l'événement de Jésus est aussi définitif. En lui la fin des temps est arrivée sous la forme d'ouvrir le temps de la fin. Par rapport à l'histoire de l'humanité il a valeur de but. La résurrection de Jésus ne sera achevée que lorsque tous les hommes seront ressuscités avec lui et en lui. Alors seulement toutes choses seront récapitulées en lui. Ainsi l'avènement de Jésus fonctionne-t-il de manière universelle selon l'efficacité propre de la cause finale, qui attire tout vers elle[24].

Toute l'histoire du salut, depuis l'origine jusqu'à la consommation des temps est travaillée par un même projet: la réconciliation universelle dans le Christ. À la manière d'un ferment qui travaille

---

23. J. THOMAS, S.J., *Il a tué la haine. Éphésiens 2, 14-18,* dans *Christus* 31 (1984) 93.
24. B. SESBOÜÉ, S.J., *Jésus-Christ...* (cité *supra,* n. 13), p. 291.

toute la pâte ou comme la gestation d'un enfant orientée vers sa naissance, le salut est à l'œuvre depuis la création du monde et jusqu'à son avènement final. Dans ses lointaines préparations comme dans ses répercussions, il atteint toute l'humanité. L'Église fait partie intégrante de ce plan divin.

Dans cette ligne, il conviendrait de développer davantage comment l'événement de la croix du Christ atteint et transforme l'histoire collective de l'humanité. La conversion des libertés individuelles suffit-elle pour que le salut atteigne les structures sociales, politiques ou économiques? Le Christ est-il médiateur d'un salut qui touche non seulement les individus, mais aussi les «structures de péché»? De même en ce qui concerne la dimension cosmique, les catégories philosophiques de communication et de relation peuvent difficilement donner accès à une expression de la «réconciliation» de tout l'univers dans le Christ. Comment exprimer dès lors théologiquement cette perspective de «pacification» présente dans les épîtres pauliniennes et dans les préoccupations contemporaines, concernant l'écologie notamment?

3. L'Église, sacrement de réconciliation

Jésus-Christ est l'unique médiateur. Il est, selon l'expression de Karl Barth, à la fois le *Dieu réconciliateur et l'homme réconcilié*. L'Église[25], à l'instar du Christ, se situe à la croisée du chemin de Dieu vers l'humanité et de celle-ci vers Dieu. Mais, il faut le dire d'emblée, la médiation ecclésiale est d'une autre nature que celle du Christ. Le Christ exerce sa médiation principalement comme «réconciliateur», tandis que l'Église l'exerce d'abord en tant qu'elle est «réconciliée». Le Christ incarne l'initiative divine. Dans la communion du Père et de l'Esprit, il est acteur du dessein bienveillant de salut qui s'inscrit dans la dynamique de la création. Le Christ communique la réconciliation. L'Église, quant à elle, la reçoit d'abord comme un don gratuit qui la transforme, et ensuite, comme une mission[26]. Autrement dit, la communauté ecclésiale devient réconciliatrice, dans la mesure où elle se laisse

---

25. Dans la perspective de la théologie de la réconciliation ici présentée, l'«Église» dont il est question est l'Église universelle, la «communauté conciliaire» des Églises en communion les unes avec les autres et l'unique Église du Christ dont nous participons et vers laquelle nous convergeons.

26. Cf. J. DALLEN, *The Reconciling Community. The Rite of Penance*, New York, Pueblo Publishing, 1986. Le thème central de l'ouvrage est le suivant: la communauté est réconciliante parce que réconciliée; elle est réconciliée, parce que réconciliante.

elle-même convertir par la grâce reçue. Les sacrements par lesquels elle transmet la vie divine sont ceux-là mêmes qui la constituent en tant que peuple sauvé.

a. *«sacrement de l'unité du genre humain» (L.G., 1)*

C'est le concile Vatican II qui a appliqué le terme «sacrement» à l'Église, de manière analogique toutefois: *«L'Église étant dans le Christ en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain»* (*L.G.*, 1). L'Église n'a donc pas sa fin en elle-même. Elle est tournée vers son Seigneur et vers le rassemblement de tous en lui. Sa raison d'être n'est pas sa propre croissance. Elle est au service de la communication du don de Dieu et de l'avènement du Royaume en ce monde[27]. Elle réalise sa mission en vivant sa propre conversion, en suscitant celle des autres par le témoignage et la prédication, et en mettant les sacrements à la disposition de tous, dans la mesure où ils adhèrent à l'autocommunication de Dieu en Jésus-Christ. C'est sa mission essentielle, même s'il lui est arrivé bien des fois d'oublier qu'elle n'est que «signe et instrument», et donc servante du projet universel de réconciliation de Dieu.

b. *«en un seul corps» (Ep 2, 16)*

Dans l'épître aux Éphésiens, l'expression a un relief particulier et une grande portée théologique: *«Il a voulu ainsi… les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps»* (Ep 2, 16). Les interprétations exégétiques s'accordent pour ici reconnaître à la fois l'évocation du corps du crucifié et l'Église. À la suite d'Augustin, de Thomas d'Aquin, d'Henri de Lubac et d'autres, il est possible d'y associer également le corps eucharistique.

Le mystère du Christ, ceux aussi de l'Église et de l'Eucharistie, se trouveraient comme condensés dans l'affirmation de ce «seul corps» comme «lieu» du salut. Jean-Marie Tillard défend la thèse suivante[28]: il est possible d'affirmer théologiquement que la per-

---

27. Avec pertinence, Jean Rigal relie la notion de «sacrement» à celles de «mystère» et de «ministère»: «Ces trois aspects constitutifs de la nature et de la mission de l'Église demeurent non seulement indissolublement liés, mais intérieurs l'un à l'autre. L'intervention gratuite de Dieu demande à être accueillie comme un mystère, manifestée comme le sacrement du salut, servie comme un ministère» (J. RIGAL, *Le mystère de l'Église. Fondements théologiques et perspectives pastorales*, Paris, Cerf, 1992, p. 253).

28. J.-M.R. TILLARD, O.P., *Chair de l'Église...* (cité *supra*, n. 18), p. 43-48.

sonne de Jésus, la communauté ecclésiale et le mémorial de l'Alliance, constituent le corps de la réconciliation au cœur de l'histoire humaine. Par son incarnation, Jésus-Christ ouvre en sa personne le chemin de la réconciliation. L'Église, dans laquelle et au moyen de laquelle se prolonge l'action salvifique, est l'espace mystique et historique de sa réalisation. L'Eucharistie, *mémorial de notre réconciliation*, est le moment par excellence où est scellée la nouvelle Alliance en Christ. Lors du partage du corps eucharistique, le don de Dieu communiqué par la mort et la résurrection du Christ atteint chaque personne, ainsi que l'ensemble de la communauté ecclésiale. *Devenons ce que nous recevons, le Corps du Christ*: il ne s'agit pas seulement de l'incorporation individuelle au Christ, mais également de l'incorporation communautaire en Christ. Nourris du même pain, nous avons part au Corps du Christ et nous participons à sa croissance au cœur de l'humanité.

4. Le ministère de la réconciliation

Dans la perspective d'une théologie de la réconciliation, comment comprendre le «ministère de la réconciliation» dont parle la seconde épître aux Corinthiens? Le passage où Paul en traite contient, selon B. Sesboüé, toute la théologie du ministère dans l'Église[29]. Le fondement du ministère est le Christ et sa visée le salut, récapitulé dans la réconciliation. Les «ministres» sont au service de la médiation du Christ à travers la prédication de la «Parole de réconciliation», qui est le récit du salut toujours actualisé dans le temps et dans les cultures. Ils le sont également par le ministère des divers sacrements, gestes symboliques de la Vie toujours offerte, et par l'animation des communautés rassemblées par la foi dans l'acte réconciliateur de Dieu. Le ministre est ainsi un «ambassadeur»: Dieu lui-même l'accrédite pour annoncer la bonne nouvelle de la réconciliation. Si tout le ministère ecclésial se concentre sur la réconciliation, c'est que celle-ci constitue l'œuvre salvifique dans toute son extension. Le ministère dont il est question ne se limite donc pas au seul sacrement qui porte aujourd'hui le nom de «sacrement de réconciliation»; il concerne l'ensemble de l'activité sacramentelle et pastorale. Il exprime l'action du salut dans sa globalité.

Ce ministère de la réconciliation n'est pas uniquement destiné aux chrétiens. Il vise la réconciliation de tous. Il ne peut dès lors

29. Cf. B. SESBOÜÉ, S.J., *Jésus-Christ...* (cité *supra*, n. 14), p. 386.

se borner à la prédication et à l'activité sacramentelle proprement dite. Il recouvre d'autres activités pastorales qui ont pour finalité «l'unité de tout le genre humain» et la croissance du Royaume de justice et de paix, notamment à travers des actions de solidarité et d'éducation.

Par ailleurs les études de J. Rigal sur l'expression *in persona Ecclesiae* autorisent aussi à situer le ministère de la réconciliation dans la ligne de l'action de l'Esprit suscitant la diversité des dons et des charismes au service de la communion ecclésiale[30]. Le ministère de la réconciliation pourrait ainsi être considéré aussi comme un ministère «charismatique» lié au baptême et à la confirmation, autant que comme un ministère «hiérarchique», c'est-à-dire lié à l'ordination presbytérale et habilitant à conférer le sacrement de la pénitence et de la réconciliation. Tous les chrétiens et les chrétiennes sont en effet conviés à être ambassadeurs et ambassadrices du Christ qui confie le ministère de la réconciliation à l'ensemble de la communauté ecclésiale. D'un point de vue exégétique, il paraît peu défendable de soutenir que ce passage paulinien parle d'un ministère réservé aux seuls ordonnés. Il y est question de la mission de tous les membres de l'Église, laïcs et religieux, prêtres, évêques et diacres, qui, dans la diversité de leurs charismes et de leurs ministères, mettent en œuvre le ministère de la réconciliation, dont l'Église dans son ensemble est le sacrement.

IV. – Priorité à la mission de réconciliation

Le «ministère de la réconciliation» ne constituerait-il pas la mission primordiale de l'Église? A-t-on suffisamment mesuré sur ce point toutes les conséquences de l'affirmation faite par Vatican II sur le rôle de l'Église? Il ne suffit pas d'affirmer théologiquement que l'Église est «sacrement de l'unité du genre humain». Le signe doit être lisible, et l'instrument, efficace. Il devient dès lors essentiel de chercher comment la pratique pastorale peut être «signe et instrument» du salut au cœur des réalités sociales. Sans cela comment pourra-t-il y avoir en vérité «communication» du salut?

C'est dans cette optique que Vincent de Couesnongle préconise que, sans renier sa fonction magistérielle, l'Église mette en lumière un autre aspect de sa mission:

---

30. Cf. J. RIGAL, *Le mystère...* (cité *supra*, n. 27), p. 190-197.

> L'Église s'est proclamée, à Vatican II, «sacrement universel du salut». Une telle sacramentalité, pour être efficace, doit savoir parler à la conscience et au cœur des hommes d'aujourd'hui. (…) Don de Dieu, la réconciliation absolue est une réalité eschatologique. Mais ce don est déjà en germe, comme une énergie et une force. Il faut laisser agir ce germe, tout de suite dans nos vies. Dès maintenant et de manière urgente, le chemin de la réconciliation et de la paix passe par la justice. C'est ce chemin que l'Église totale doit non seulement dire et montrer; elle doit le *prendre*, elle doit avancer, pas à pas avec tous les hommes, et en première ligne. Alors et alors seulement, elle pourra, avec audace et forte de l'autorité qui vient de l'exemple, lancer à tous l'appel pressant de saint Paul: «Nous vous en supplions, au nom du Christ: laissez-vous réconcilier avec Dieu» (2 Cor 5, 20)[31].

Je propose ici quelques «critères de sacramentalité» ou conditions susceptibles de rendre crédible la communication du salut récapitulé dans la réconciliation. Ils répondent à des questions posées par les hommes et les femmes qui attendent quelque chose de l'Église dans la transformation de la société ou qui s'engagent dans une pastorale située au cœur des défis sociaux.

1. Rendre visible le salut

Par quels projets évangéliques de société les chrétiens manifestent-ils leur volonté concrète de travailler à la réconciliation sur les lieux de détresse de l'humanité? Sont-ils de ceux et celles qui souffrent que la famille humaine soit divisée et n'ont de cesse d'y actualiser la bonne nouvelle de la réconciliation? Cela entraîne un constant discernement: quelle participation négative ou positive la communauté ecclésiale a-t-elle prise dans telle situation concrète de mort? quel est le sens de cette division dans l'histoire du salut et par rapport à l'événement pascal? Cela exige aussi de s'engager de telle sorte que cette situation — que ce soit la montée du racisme, un génocide, la crise économique ou l'afflux des réfugiés, par exemple — puisse devenir un événement de la réconciliation offerte par Jésus-Christ et un signe que Dieu lui-même est partie prenante de la transformation sociale. Nombre de chrétiens, souvent dans des associations pluralistes, prennent de tels engagements. Mais souvent ceux-ci ressentent que les Églises les soutiennent peu. Ils attendent des prises de

---

31. V. DE COUESNONGLE, O.P., *L'Église, sacrement de réconciliation par la promotion de la justice et de la paix entre les peuples,* dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 26 (1979) 111-113.

parole et des gestes plus forts de la part de la hiérarchie. Ils attendent aussi des théologiens et théologiennes qu'ils mettent en lumière le lien de l'action menée avec les sources vives du salut apporté par le Christ.

2. Pas de réconciliation sans justice

Le salut chrétien comporte la conversion personnelle. Dans la théologie du péché, quelle place est faite à la notion de «péché social», tout en distinguant péché collectif et structures de péché[32]? Avec d'autres, je crois que le rôle de l'Église est de discerner le péché collectif auquel les chrétiens participent, et de dénoncer les situations qui bafouent la dignité de la personne et l'unité de la famille humaine. Beaucoup de contemporains apprécient que des autorités ecclésiales reconnaissent leurs fautes ou leurs omissions dans des situations historiques comme l'esclavagisme, la Shoah ou des génocides plus récents. Jean-Paul II nous trace prophétiquement le chemin. Ces gestes sont «reçus» par la conscience humaine comme Bonne Nouvelle. De même, les engagements qui incarnent la défense des droits humains et des droits des peuples sont reconnus comme vivant le message évangélique. Accueillir le don de la réconciliation et s'engager aux avant-postes de la réconciliation est une urgence actuelle pour l'Église si elle veut collaborer à la promotion de la justice et de la paix.

3. Annoncer la force historique du pardon

Pour Joseph Moingt, la promesse inconditionnée du pardon a changé le cours de l'histoire. L'annonce du pardon constitue dès lors selon lui la mission fondamentale de l'Église. Si le don de la réconciliation la fonde et si la promesse de réconciliation en Christ aimante son histoire et constitue son avenir, l'Église se voit revêtue d'une mission spécifique et indispensable au cœur de la société séculière. Elle est appelée à rappeler, dans l'espace public, contre vents et marées, le précepte du pardon qu'aucune loi humaine ne peut imposer bien qu'il soit la pierre angulaire de la vie en société[33]. À côté des haines qu'elle a parfois attisées, l'Église a été aussi, dans certains contextes, une «force historique de pardon». Plus que jamais les circonstances la poussent aujour-

32. Cf. *ibid.*, p. 28.

33. Cf. J. MOINGT, S.J., «L'imprescriptible fondement», dans *Pardonner,* coll. Théologies, 65, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1994, p. 102.

d'hui à remettre cette mission au centre de sa prédication et de son agir. Sans oublier que, composée d'hommes et de femmes, elle partage pleinement les ambiguïtés de la condition humaine et se trouve souvent des deux côtés, quand il y a des divisions d'ordre politique, économique ou culturel.

Un autre théologien jésuite, François-Xavier Dumortier, est de ceux qui reconnaissent que le besoin de réconciliation et de pardon est au cœur des aspirations contemporaines, tant au plan des rapports individuels que des rapports sociaux. Selon lui, la mission de l'Église n'est pas seulement de redire en actes et en paroles l'exigence éthique du pardon. Elle est aussi de retrouver la manière de communiquer la force sacramentelle de la réconciliation dans une société qui ne sait comment exprimer l'absolue nécessité du pardon libérateur[34].

4. Affronter le conflit

Contre l'idée répandue que ceux et celles qui cherchent la réconciliation fuient les affrontements ou les nient, on peut objecter que la quête d'une société réconciliée ne met pas à l'abri des conflits. Au contraire, le mouvement de réintégration qui consiste à se solidariser avec les exclus, à les mettre au centre de l'Église et de la société, entraîne le plus souvent des remises en question, des torts à reconnaître, des solidarités à rompre, ou encore un ordre social à transformer. Agir à contre-courant ne peut jamais se faire sans conflits, et cela à bien des niveaux. Ceux qui ont été victimes ou auteurs de violences expérimentent aussi la lutte intérieure et l'opposition quand ils choisissent d'en sortir par la réconciliation.

5. Promouvoir une pastorale «inclusive»

Il paraît urgent d'annoncer la Bonne Nouvelle de la réconciliation, et de le faire par des actes qui parlent effectivement d'une communauté humaine plus fraternelle, davantage conviviale, hospitalière. Il est indispensable que la pastorale tout entière ait cette visée d'inclusion pour lutter contre tous les mécanismes d'exclusion qui divisent la société et entravent «l'unité du genre humain». Dans la culture de communication qui est la nôtre, n'est-ce pas là répondre à une urgence? Guy Bajoit invite à une

34. Cf. F.-X. DUMORTIER, S.J., «Dimensions socio-politiques du mal et du pardon», dans *Le sacrement du pardon. Entre hier et demain*, édit. L.-M. CHAUVET et P. DE CLERCK, Paris, Desclée, 1993, p. 136-137.

«sociologie relationnelle», fondée sur la dialectique de l'autre et du même. Ne peut-on pas inciter à une «pastorale relationnelle», voire à une «théologie relationnelle»?

Tel est le schéma selon lequel Ignace Berten présente la pratique de Jésus et celle des chrétiens confrontés aux défis sociaux: un schéma structurel basé sur le concept «centre-périphérie»[35]. Les théologies de la libération et les pratiques pastorales qui rencontrent l'injustice ont tendance à analyser toutes les situations en termes de domination/oppression et à proposer le salut en terme de libération. À côté de ce schéma simple, l'auteur propose celui de marginalisation/réintégration qui permet d'analyser des réalités plus complexes et plus diversifiées, avec des rapports qui ne vont pas tous dans le même sens, ou qui sont antérieurs ou étrangers à la domination proprement dite. La marginalisation, c'est-à-dire «le rejet à la périphérie par le groupe qui occupe la position du centre», permet de rendre compte de multiples phénomènes économiques et politiques, mais aussi culturels, religieux, sexistes ou racistes. Tout individu ou catégorie de personnes peut être mis à la périphérie d'un système social pour une raison déterminée: un jeune immigré, un intégriste, une femme, un divorcé, un syndicat, une région, une minorité religieuse, etc. *A contrario*, la réintégration est «l'action volontaire» qui consiste à donner une place centrale à qui est objet d'une mise à la marge[36].

6. Inculturer

Ce qui est vrai du rapport entre les personnes ou entre les groupes sociaux l'est aussi du rapport entre les cultures. C'est sans doute un acte décisif du Concile Vatican II que d'avoir consacré la nécessité de l'inculturation de l'Évangile. Il a donné des points de repère concernant cette option théologique. L'inculturation de l'Évangile et de l'action libératrice du salut ne peut se faire hors du temps et de l'espace. Elle exige de prendre en compte une culture avec son identité propre, constituée par une manière originale de penser, d'agir, d'organiser la vie économique et politique. Évangile et culture entrent en quelque sorte dans une dialectique de l'altérité et de la similitude, dans un processus de transformation mutuelle. Le regard théologique permet d'y

35. Cf. I. BERTEN, O.P., *Christ pour les pauvres. Dieu à la marge de l'histoire*, coll. Théologies, Paris, Cerf, 1989, p. 49-50.
36. Cf. *ibid.,* p. 122-123.

voir la révélation de l'Incarnation du Christ se prolongeant dans des médiations humaines et ecclésiales. C'est désormais le fondement incontournable de toute action pastorale et de toute interprétation théologique.

7. Vivre une conversion permanente

La structure de communication, a-t-il été dit à plusieurs reprises, est celle de toute la dynamique du salut. L'Église ne pourra être communicante que si elle reconnaît sa pauvreté et montre des signes d'une incessante conversion, non seulement au niveau des personnes, mais aussi à celui des structures. Jean-Paul II y invite dans l'exhortation apostolique sur le sacrement de réconciliation: «Dans la mesure où l'Église est capable de susciter la concorde active — l'unité dans la diversité — en son propre sein, et de s'offrir comme témoin et humble agent de réconciliation à l'égard des autres Églises et communautés ecclésiales et des autres religions, elle devient, selon la définition expresse de saint Augustin, 'monde réconcilié' (*Sermo* 96, 7). Alors, elle pourra être signe de réconciliation dans le monde et pour le monde»[37]. Si la réconciliation est au cœur de l'œuvre du salut, comment l'Église peut-elle en être l'instrument sans combattre à l'intérieur d'elle-même les divisions, la rivalité et la haine? Comment garder sa crédibilité sans accepter de modifier des structures qui ne prennent pas en compte les légitimes aspirations démocratiques, la place de la femme, la diversité des cultures et des interprétations théologiques? Toute la communauté ecclésiale est appelée au «travail» de la réconciliation dans la recherche de communion à travers la richesse des différences et le respect de la justice, et non par la voie de l'affirmation pure et simple d'une vérité intemporelle. Dans l'équilibre toujours instable entre amour et vérité, l'urgence n'est-elle à la réconciliation plutôt qu'à l'intransigeance?

8. Universalité en dialogue

Une question délicate est celle de l'universalité de la médiation du Christ, et plus encore peut-être, celle de la médiation ecclésiale. Affirmer que le Christ est l'unique médiateur consiste à

37. JEAN-PAUL II, *Réconciliation et pénitence dans la mission de l'Église aujourd'hui*, exhortation apostolique post-synodale *Reconciliatio et paenitentia*, 2 déc. 1984, Paris, Centurion, 1984, n° 25.

«proposer»[38] — et non imposer — une vision du devenir de l'humanité dont nul n'est exclu. Elle revient à dire à tout être humain, quels que soient sa culture, ses convictions ou son comportement: «Jésus-Christ est chemin de vie pour tous, accessible dans la mesure où tu souhaites adhérer à cette initiative d'alliance du Dieu Vivant. Même en cas de refus, cette offre demeure». Est-ce là «récupération», ou plutôt l'inclusion de tous les humains dans le projet de salut, tout en respectant le libre choix de chacun?

Définir l'Église comme «sacrement universel du salut», n'est-ce pas faire preuve d'un triomphalisme éhonté, d'un totalitarisme récupérateur ou d'une naïveté sans pareille? La réalité des «autres» qui ne sont pas membres de l'Église, ou qui ne désirent pas en faire partie, n'est-elle pas purement et simplement niée par le fait même? Et si cela signifiait plutôt d'abord pour les chrétiennes et les chrétiens l'appel à se mettre au service du don de la vie et de la communion entre tous, sans recherche de privilèges ou de domination… Dans une telle perspective qui n'est plus celle d'une conquête, mais d'une quête et d'une ouverture fraternelles, le dialogue est possible avec d'autres chemins de foi et de recherche de sens. Développer une attitude ecclésiale fondamentalement «hospitalière» serait une précieuse contribution à la réconciliation de la communauté humaine. Diverses et mystérieuses sont les formes d'adhésion au dessein universel de bonheur et de salut, même si pour nous le Christ y occupe la place «cruciale» et l'Église en est un instrument privilégié.

En guise de conclusion…

Face aux situations d'éclatement et au déferlement de violences vécues actuellement, on peut penser que l'Église doit aujourd'hui privilégier l'annonce de la réconciliation. La présence aux côtés des exclus et l'immersion dans un monde pluraliste ont avivé la conscience que la véritable réconciliation qui allie les exigences évangéliques de justice et de pardon est une urgence. Au delà de sa pertinence dans le cadre particulier d'un «centre-ville», je suis convaincue que, dans le contexte culturel, économique et social qui est le nôtre, la réconciliation ne peut manquer de prendre de

38. Cf. le titre suggestif et l'esprit de *La proposition de la foi dans la société actuelle,* rapport de Mgr Claude DAGENS en vue de l'Assemblée des Évêques de France à Lourdes en novembre 1994, dans *Doc. Cath.* 91 (1994) 1042-1059.

plus en plus de relief. Repensée théologiquement à partir des catégories contemporaines de communication, d'exclusion–inclusion, de complexité, de pluralité, elle peut donner à l'annonce du salut un langage humain et théologal actualisé. La réconciliation serait un chemin pour penser et vivre non seulement les différends, mais aussi les différences.

Au terme de cette réflexion théologique, la réconciliation apparaît comme une sorte de cercle de la vie. Elle est la fin vers laquelle nous tendons et de laquelle sans cesse nous partons. Elle est gracieusement proposée par Dieu comme le don par excellence qui fonde la communion avec lui et entre les humains. Elle nous est confiée comme une imprescriptible responsabilité qui engage sur les pas de Jésus-Christ, l'unique médiateur de la réconciliation universelle. Pour nous chrétiens, elle est «déjà là» puisque le sacrifice aimant du Christ a anéanti la haine, une fois pour toutes. Elle n'est «pas encore» parce que l'enfantement de l'univers réconcilié ne s'achèvera que lorsque le Christ rassemblera tout en lui, dans l'Esprit Saint, à la gloire du Père.

Dans le temps, l'Église est «en travail» de réconciliation. Dans son être de grâce, elle est habitée par l'énergie transformante de la vie trinitaire. Dans sa réalité pécheresse, elle se débat contre les forces du mal et poursuit sa propre conversion. Par mission, elle est appelée à lutter contre la haine et la violence et à devenir sacrement de réconciliation pour tous, sans acception des personnes ou des cultures. La réconciliation devient le nom même du salut et, par conséquent, le fondement de l'existence chrétienne et le principe régulateur de l'éthique personnelle et sociale. La communauté ecclésiale, «dans le monde et non pas du monde», accueille le don de la réconciliation, qui la rend «autre» parmi les religions et les options philosophiques. Par cette élection, le Dieu vivant de tous ne la met pas «à part», mais lui confie une mission de médiation à vivre simplement au milieu de la famille humaine, afin que les êtres humains «aient la vie en abondance» (Jn 10, 10).

B-7000 Mons Marie-Paule PRÉAT, R.S.C.J.
Bd. Winston Churchill, 23

Sommaire. — La notion paulinienne de «réconciliation», revisitée à la lumière d'une expérience pastorale et du contexte socio-culturel contemporains, ouvre des perspectives théologiques et pastorales. Une théologie de la réconciliation se révèle aujourd'hui pertinente pour dire le salut dans une culture de la communication, pour repenser la médiation universelle du Christ à l'heure du dialogue interreligieux et pour

incarner la mission prioritaire de l'Église comme «sacrement de l'unité du genre humain» (*L.G.*, 1).

Summary. — The Pauline notion of reconciliation, reviewed in the light of our pastoral experience in today's socio-cultural context, allows the Church new theological and pastoral possibilities. The A. shows how the theology of reconciliation is relevant in today's world: in proclaiming salvation in a culture of communication, in rethinking the universal mediation of Christ at the time of inter-religious dialogue, in incarnating the prime mission of the Church as «sacrament of the unity of humankind» (*L.G.*, l).